

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

André Vanasse

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2014). Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec. *Lettres québécoises*, (153), 20–21.

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

Monsieur le président de l'Académie — que je remercie pour sa lecture en lieu et place de Naïm Kattan —, chers membres de l'Académie, chers amis, chers invités.

La génération actuelle ignore les pas de géant que nous avons accomplis depuis le début des années soixante en ce qui concerne notre patrimoine littéraire. Quand j'ai rédigé mon mémoire de maîtrise, la littérature québécoise occupait une seule étagère dans la bibliothèque de l'Université de Montréal. Les essais, on les comptait sur les doigts de la main : Samuel Baillargeon, M^{tr} Camille Roy, Séraphin Marion et quelques autres, dont Charles ab der Alden, Français d'origine, qui cessa toute activité après avoir été rabroué par Jules Fournier quand ce dernier lui signifia sèchement que le mot « littérature canadienne-française » n'existait pas dans le dictionnaire ! La réponse de M. ab der Alden fut celle d'un chercheur blessé et humilié, mais il ne désarma pas pour autant en terminant sa lettre, publiée dans la *Revue canadienne* en 1906, par une profession de foi : « La littérature canadienne existe. Elle est encore frêle, elle a beaucoup à faire, elle n'a pas donné sa mesure, elle nous doit infiniment plus que ce qu'elle nous a donné jusqu'ici. Mais l'enfant est né, l'enfant est viable, et s'il meurt, c'est que vous l'aurez tué, vous les parents. »

De tout temps, des « esprits éclairés », c'est ainsi qu'ils se voient, ont dénigré notre littérature. Or non seulement est-elle parfaitement autonome, mais elle rayonne à l'extérieur ! Il suffit pour s'en convaincre de regarder les progrès accomplis depuis ses débuts. Entre 1837 et 1963, il s'est publié 634 romans, selon la recension faite dans *Le roman canadien-français*, essai placé sous la direction des Archives des lettres canadiennes de l'Université d'Ottawa et publié chez Fides en 1963. Or, au cours de la seule année 2010, il s'est publié, selon Statistiques de l'édition BANQ, 802 romans, soit presque 30 % de plus que pendant les 125 premières années de notre histoire littéraire !

* * *

J'appartiens à la première cohorte qui s'est intéressée à la littérature québécoise à l'Université de Montréal. Mon mémoire portait sur le roman du terroir vu à partir des concepts du temps et de l'espace, le temps, les quatre saisons, étant celui du rythme de l'agriculteur sédentaire et l'espace de notre grand pays, celui du nomade coureur des bois. Ces notions étaient peu connues, bien que mentionnées avec perspicacité par Louis Hémon dans *Maria Chapdelaine*, mais jamais vérifiées dans le corpus du roman du terroir.

Je me rendais donc quotidiennement, dès mes cours terminés, dans la tour de l'Université de Montréal où logeait la bibliothèque. Cette incursion dans mon patrimoine littéraire a été cruciale pour moi. Elle m'a sorti de ma totale acculturation, moi qui n'avais lu que des auteurs français, comme c'était le cas pour presque tous les étudiants des collèges classiques de l'époque. Mon mémoire m'a connecté avec mes valeurs symboliques et a fait éclater mes présupposés esthétiques au moment où le Québec entrait dans une période particulièrement intense en ce qui concerne la question nationale. Déjà quelques bombes avaient explosé et s'annonçait octobre 1970. Cette forte poussée nationaliste avait eu des effets aussi sur la littérature. Tout à coup brillaient des noms qui allaient nous donner une visibilité en France, comme on n'en avait presque jamais eue, si ce n'est pour *Trente arpents* de Ringuet et *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Au cours des années 1965-1966 allaient zébrer dans notre ciel littéraire

les noms de Marie-Claire Blais avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, roman célébré par Edmund Wilson du *New Yorker*, de Réjean Ducharme qui faisait paraître, aux éditions Gallimard, l'inoubliable *L'avalée des avalés* et que Hubert Aquin faisait éclater comme une bombe son *Prochain épisode*. Ces noms, qui traversaient nos frontières — sauf Aquin, on ne sait trop pourquoi —, allaient ouvrir le chemin aux œuvres québécoises à venir, nous en étions convaincus. Il y avait une réelle ferveur chez les jeunes. Entre autres à l'Université de Montréal où avaient été créés *Les cahiers de l'AGEUM* dans lesquels publiaient Paul Chamberland, André Major, André Brochu, Jacques Brault, Jacques Ferron.

Pour le jeune étudiant que j'étais, cette percée soudaine et foudroyante était un sujet d'orgueil. Elle l'était d'autant plus que j'avais découvert, en faisant ma recherche sur le roman du terroir, des auteurs qui m'avaient impressionné. Les trois étaient des femmes : d'abord, Germaine Guèvremont qui, avec *Le Survenant*, avait enfin donné une voix féminine au roman du terroir avec cet étonnant et remarquable roman qui décrivait « le grand dieu des routes » vu par les personnages féminins, à la fois fragiles et attendrissants, qu'étaient Phonsine et Angéline. Et puis m'était tombé sous la main *Bonheur d'occasion*, signé par cette autre grande écrivaine qu'était Gabrielle Roy. Elle avait accompli chez moi une révolution. Grâce à elle, je compris qu'on pouvait écrire de grands romans au Québec alors que j'avais douté que cela fût possible. J'avais toujours lu à travers la lorgnette de l'ailleurs, comme si la littérature de mon pays n'avait eu aucune assise. Que Saint-Henri, ce quartier pauvre de Montréal, eût pu prendre autant d'importance dans mon imaginaire que le Paris miséreux de *L'assommoir*, si bien topographié par Jacques Allard dans son essai *Zola le chiffre du texte*, ou encore le Saint-Petersbourg de Dostoïevski, était pour moi une révélation. Si Gabrielle Roy avait pu écrire ce grand roman qu'était *Bonheur d'occasion*, il m'était permis de rêver pouvoir en rédiger un qui s'en approchât. Je compris alors que le lieu où j'avais vécu serait sans doute le point d'ancrage d'une écriture à venir, tant et si vrai que *La saga des Lagacé*, mon premier roman, se déroulait à Ahuntsic, tout près de la rivière des Prairies où j'avais vécu une bonne partie de mon enfance et toute mon adolescence.

La troisième femme qui m'a bouleversé au moment où je rédigeais mon mémoire de maîtrise a été Anne Hébert. J'avais mis la main sur *Le tombeau des rois* pour faire diversion à mes lectures sur le roman du terroir. C'est donc tout à fait par hasard que j'avais feuilleté ce recueil. La lisant, j'avais été stupéfié : cette femme, qui avait l'air d'un ange sur la quatrième de couverture de son recueil, ciselaient des vers avec un couteau acéré et vengeur. Vous vous souvenez peut-être de ces deux strophes lapidaires et si belles du poème « La fille maigre » qui annonçait sans doute *Kamouraska*, son grand roman :

*Un jour je saisirai mon amant
Pour m'en faire un reliquaire d'argent.
Je me pendrai
À la place de son cœur absent*

Ce poème a été écrit en 1953. À cette époque, on pouvait difficilement imaginer de tels propos. À la lecture du *Tombeau des rois*, je sus que l'écriture pouvait révéler la face cachée des êtres. Je ne crois pas avoir fait le lien avec *Les hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë, qui fut sans doute l'œuvre qui m'a le plus ébranlé dans ma jeunesse. Je ne peux dire comment ce roman était tombé entre mes mains, sinon qu'il devait faire partie des prix de fin d'année donnés dans les matières enseignées à l'école que ma sœur, mes frères et moi accumulions. Quoi qu'il en soit, j'avais lu ce roman avec le même ébahissement que celui que je connaîtrais plus tard à la lecture du *Tombeau des rois*. J'étais entré dans cet univers décrit par une femme du XIX^e siècle avec

inquiétude. Ce monde fait de violences rentrées, de silences écrasants, de répliques cinglantes, s'étalait sous mes yeux comme un aveu honteux. J'allais comprendre plus tard que l'écriture donne droit à l'inavouable et qu'elle est sans doute le seul lieu d'expression où l'indicible a droit de cité, même si la censure peut parfois s'exercer brutalement sur elle. Écrire, c'est oser.

* * *

Dès mon retour au Québec, en 1970, après l'obtention de mon doctorat à Paris-Vincennes, je fus plongé dans la fièvre qui animait l'Université du Québec à Montréal. Ce furent des années extraordinaires, années que décrit avec beaucoup d'à-propos Madeleine Gagnon dans *Depuis toujours*, son récent récit biographique. Quand j'ai pris ma retraite de l'UQAM en 1997, le département d'études littéraires avait raflé tous les honneurs parmi ses concurrents qui donnaient le même type d'enseignement universitaire au Québec. Notre département s'était classé premier au premier cycle, premier au second cycle, premier au troisième cycle et premier en recherche et publication. Et pour faire taire les mauvaises langues, Michèle Nevert, la directrice du département à l'époque, avait lancé : « Sachez que le président du jury était Gilles Marcotte de l'Université de Montréal. »

Je quittais donc l'UQAM avec le sentiment du devoir accompli.

* * *

Certains connaissent mon parcours. J'ai été impliqué dans l'édition dès 1972 à titre de directeur de la collection « Littérature » aux « Cahiers du Québec » publiés par Hurtubise HMH. Disons-le franchement, mon travail consistait à trouver un ou deux titres par année. C'était loin d'être épuisant. J'ai quand même eu la satisfaction de voir un Robert Major rafler le prix Jean-Hamelin pour son essai intitulé *Parti pris : idéologie et littérature*.

C'est avec Québec Amérique que j'ai rempli pleinement ma fonction de directeur littéraire. J'y suis entré par la porte d'en arrière : Jacques Fortin et Donald Smith, un ami avec qui je travaillais à *Lettres québécoises*, me consultaient périodiquement pour fixer leur choix sur un directeur littéraire. Jacques Fortin, qui ne voulait pas commettre d'erreur, tergiversait depuis plus d'un an quand je fus invité au restaurant, cette fois-ci pour me demander si je voulais être directeur littéraire de sa maison ! Ma réponse a été immédiate : bien sûr que je le voulais ! Je croyais être en mesure de faire de bons choix et si cela n'était pas le cas, je n'aurais qu'à tirer ma révérence...

Les années à Québec Amérique ont été extraordinaires. J'y suis resté cinq ans et j'ai réussi ce que je n'ai jamais pu faire par la suite : placer un finaliste ou un gagnant au Prix du Gouverneur général cinq années sur cinq. Les œuvres gagnantes furent *La rage* de Louis Hamelin ; *La mauvaise foi* de Gérald Tougas (incidemment, il est finaliste encore une fois cette année avec *Le deuxième train de la nuit*, publié chez Gruide) et *Écrire dans la maison du père*, un essai signé par Patricia Smart.

Quant aux finalistes, ce furent Christian Mistral, auteur de *Vamp*, et le regretté Noël Audet, qui avait signé *L'ombre de l'épervier*.

Quand j'ai quitté QA en 1990, pour me joindre à Gaëtan Lévesque dans l'aventure de XYZ éditeur, nous avons débuté sur les chapeaux de roue : dès la première année, deux auteurs étaient en lice pour le Prix du Gouverneur : André Brochu, mon ami depuis le début des années soixante, pour *La croix du Nord*, et Flora Balzano, dont j'avais été le tuteur au certificat en création littéraire, avec *Soigne ta chute*. C'est André Brochu qui remporta ce prix amplement mérité.

L'aventure XYZ éditeur, celle de XYZ. *La revue de la nouvelle* de même que celle de *Lettres québécoises* a duré vingt ans. Au sujet de *Lettres québécoises*, il m'importe de signaler que la revue compte des abonnées dans vingt pays. Tout ce temps donné à l'édition a été pour moi une source constante de plaisir bien que j'aie souvent éprouvé le sentiment que je n'arriverais pas à joindre les deux bouts. Ce n'est qu'au moment où j'ai pris ma retraite de l'UQAM que j'ai pu respirer un peu.

Le plus grand plaisir d'un éditeur est d'assister à la réussite de ses auteurs. Les nôtres étaient en nomination à des prix en moyenne une quinzaine de fois chaque année, ce qui est pour le moins digne de mention si l'on considère que nous publions, bon an mal an, trente-cinq titres annuellement. Nous avons eu des années fastes : 21 nominations en 2002 ; 25 en 2003 ; 20 en 2006 et 21 en 2007.

Grâce aux prix que nos auteurs ont reçus, il nous a été plus facile de vendre des droits à l'étranger. D'abord au Canada anglais, où nous avons signé des droits de traduction avec quatorze maisons d'édition, depuis Saint-Jean, à Terre-Neuve, jusqu'à Vancouver. Et puis nous avons vu nos livres publiés dans treize pays, de l'Argentine à la Russie en passant par le Mexique et l'Italie. À n'en pas douter, notre littérature existe non seulement ici, mais partout dans le monde.

* * *

Certains ont prétendu que j'avais sacrifié mon métier d'auteur pour m'occuper des autres. C'est peut-être vrai, car être éditeur exige beaucoup de temps. J'ai tout de même publié six livres durant la période XYZ si on inclut le dernier, *La flûte de Rafi*, commencé quand j'étais encore directeur littéraire et qui est, à mes yeux, mon legs. J'aurais pu faire plus, mais je ne regrette rien quand je regarde tous les nouveaux auteurs mis au monde. Ils se nomment Louis Hamelin et Christian Mistral, bien sûr, mais aussi Sergio Kokis, Lise Tremblay, Andrée A. Michaud, Denis Thériault, dont *La facteur émotif* a été tiré à 50000 exemplaires en Allemagne, Jocelyne Saucier, comment ne pas la nommer ?, qui est en train de faire un malheur en France avec *Il pleuvait des oiseaux*, premier roman québécois à gagner le Prix des cinq continents. On vient d'annoncer qu'elle a remporté, ici, le Prix de la décennie du Prix littéraire des collégiens et qu'elle est, fait rare pour un roman québécois, finaliste au Prix des libraires en France.

Je pourrais allonger la liste, mais je coupe court, faute de temps. Je m'en voudrais cependant de ne pas mentionner, en terminant, un événement qui a été marquant pour XYZ : la publication de *L'histoire de Pi*. C'est nul autre qu'Émile Martel, aujourd'hui président de l'Académie, qui m'avait proposé de publier le roman de son fils. Nous étions à la Foire du livre de Guadalajara en 1999. Je m'étais terré dans ma chambre avant de revoir plus tard Émile et de lui dire que, oui, je publierais avec plaisir *L'histoire de Pi*. Le roman s'est écoulé à près de 150 000 exemplaires au Québec dans la version traduite par Nicole et Émile Martel, traduction qui fut aussi utilisée pour l'édition en France chez Denoël. Je les remercie tous les deux de m'avoir donné la chance d'éditer un roman qui s'est vendu à plus de dix millions d'exemplaires dans le monde...

Je voudrais, et c'est mon dernier commentaire, remercier l'Académie de m'avoir admis en son sein. C'est un honneur et sans doute aussi un geste de reconnaissance pour les cinquante ans de ma vie consacrés à la défense et à l'illustration de la littérature québécoise. Merci donc à vous tous qui êtes dorénavant mes collègues et merci à celles et ceux présents dans cette salle.